

ROBERT-EDWARD HART

LA TRAGÉDIE DE DÉIRDRE

PORT-LOUIS

ILE MAURICE

The Standard Printing Establishment

MCMXXXVIII

ROBERT-EDWARD HART

LA TRAGÉDIE DE DÉIRDRE

PORT-LOUIS
ILE MAURICE

The Standard Printing Establishment

MCMXXXVIII

*Edition originale.
Cent exemplaires
imprimés sur papier antique.*

N^o 091

Robert-Edward) - Cart

OFFRANDE A YEATS D'IRLANDE

*Voici la fleur d'un fruit. Je te la livre
Parce qu'on n'est jamais sûr que la mort
Attendra la maturité du fruit...*

*“ Roi, dit le messager venu de loin,
Même si mon message
Me vaut de mourir de ta main,
Souffre que je te le transmette
Jusqu'à la dernière parole.”*

*“ Seigneur, dit l'épouse,
Si je dois mourir de l'enfantement,
Et même si mon fils est destiné pour le malheur,
Veuille que je lui donne le jour.”*

Le poète dit à la Muse :
" Sur l'arbre qui ~~est~~ consacré,
Sur cet arbre en forme de lyre,
Vois : j'ai cueilli le fruit de la plus haute branche.
Si le vertige au sol m'abîme,
Que du moins l'enfant qui passe recueille
Le fruit qui roule, qu'il l'emporte, et qu'il le mange."

Toute œuvre est une instable et fragile victoire
Sur la vie et la mort et sur la solitude.
Je t'offre le fruit sauvage
De mon étroite victoire,
Et puisse-t-il avoir le goût
A ta bouche comme à la mienne
De la solitude hantée
De fantômes musiciens.
Puisse-t-il avoir la saveur
De l'amour et de la mort lyriques.
Puisse-t-il garder la fraîche odeur
Du baiser fatal de Déirdré
Qui pour l'Erinn de nos ancêtres fut
Ce qu'à l'Hellas fut Hélène de Troie :
Le péril noble, la beauté,
Sublime vengeance des Dieux
Contre la peur de l'aventure
Et le sommeil de l'habitude
Et la médiocrité béate.

Déirdré, je l'aimai dès que chanta son nom
Dans mon cœur. Rien qu'un nom, mais magique.
Toute la poésie celtique dans un nom.
Je n'avais pas encor senti le sang d'Irlande
Et l'appel des aïeux résonner dans mon sang.

Vallée étroite d'Aherlow
Où l'Hérodote irlandais, mon ancêtre
— Sa tête mise à prix, et fugitif —
Ressuscitait les annales de sa patrie,
C'est à présent que je ressens ta nostalgie...

J'aimais le nom de Déirdré,
Mais quand je connus son destin,
J'étreignis enfin l'héroïne blonde.
Et sa voix ici, je l'ai entendue,
Si loin d'Irlande, en mon île perdue,
Par ces nuits d'amour où la tragédie
S'inscrivit d'elle-même à travers tout mon être
Transfiguré en une harpe celte.

Toi qui chantas mieux que moi Déirdré,
Prince d'Irlande, accepte ma chanson.
Elle est rustique et peut-être barbare,
Mais ta gloire est de celles qui sourient,
Et n'es-tu pas assez riche de gerbes
Pour agréer, indulgent, ce brin d'herbe
Qui tremble au vent austral de ma patrie ?

R.-E. H.

DRAMATIS PERSONÆ

DÉIRDRE, fille de Félim, premier conteur de Conor Mac-Nessa.

CONOR MAC-NESSA, roi d'Ulster et chef des Chevaliers de la Branche Rouge.

LAVARCAM, poète du roi Conor et commise par lui à la garde de Déirdré enfant.

NAISI

ENNIL

ARDANN

} fils d'Usna et neveux de Conor.

FERGUS, ami du roi Conor.

SEIGNEURS.

La tragédie se développe avant l'ère chrétienne, le premier acte à Slieve Fuadh, en Irlande, le deuxième en Ecosse occidentale, le troisième encore en Irlande, au printemps de la haute civilisation celtique et druidique.

PREMIER TABLEAU

SCÈNE I

Une salle dans la maison de Lavarcam,

DÉIRDRE, LAVARCAM, cousant ou brodant.

DÉIRDRE

Lavarcam, ce matin j'ai vu de ma fenêtre
Quelques gouttes de sang sur la neige. Un corbeau
Fondit du ciel et but ces gouttes empourprés.
Je n'accepterai pour époux
Qu'un jeune homme aux cheveux noirs comme ce corbeau,
Aux joues rouges comme le sang,
Et dont la chair sera blanche comme la neige.

LAVARCAM

Tu viens de faire, enfant, le portrait de Naisi,
Le fils d'Usna, prince et beau chevalier.

DÉIRDRE

Il sera mon époux.

LAVARCAM

S'il le veut...

DÉIRDRE

Il voudra.

Ne suis-je pas la plus belle des vierges,
La pupille du Roi et la tienne, m'amie ?

LAVARCAM

Déirdré, Déirdré, ton nom veut dire " alarmes "
Et tu es née sous des étoiles maléfiques.
Tu sais bien que le Roi te garde pour lui-même.

DÉIRDRE

Je m'en moque ! Je veux Naisi
Aux cheveux d'aile de corbeau,
A la bouche couleur de sang
Et à la peau couleur de neige.
Lavarcam, va me le chercher !

LAVARCAM

Si j'étais Déirdré, j'aurais grand'méfiance
De ce dont la couleur évoque les blessures
Ou les ténèbres de la mort.

DÉIRDRE

Il est beau : je le vois d'ici, je le désire...
Va me le chercher, Lavarcam !

LAVARCAM

Qui t'enseigna ces paroles charnelles ?

DÉIRDRE

Mon sang, mon sang rebelle à toute discipline.
Je suis née femme.

LAVARCAM

Hélas... Mais tu ne parles
Que de la chair, jamais de l'âme.

DÉIRDRE, riant.

L'âme ? O poète, incurable poète !
L'âme est un songe des songeurs.
L'amour n'est que la chair, la chair, rien que la chair.

LAVARCAM

Mais c'est une petite louve
Que le Roi m'a donnée à garder !

DÉIRDRE

O Lavarcam, va me chercher mon petit loup !

LAVARCAM

Tu m'exaspères ! Non et non ! Je n'irai pas !

DÉIRDRE

Alors, c'est moi qui m'en irai vers ce Naisi
Pour le cueillir comme une pêche.

LAVARCAM

Le roi me tuerait de sa main...

DÉIRDRE

Mais non : tu t'enfuirais avec nous vers la mer,
Vers les forêts et les collines de l'Ecosse...

LAVARCAM

Veux-tu te taire, Déirdré ! Si quelqu'un vient...

DÉIRDRE

Nous le tuerons pour qu'il garde notre secret.
Lavarcam, je mourrai de langueur ou de rage
Si tu ne vas chercher mon héros inconnu.

LAVARCAM

Pourquoi t'ai-je parlé de ce jeune seigneur !
Maudite mon étourderie !

DÉIRDRE, soudain grave.

Nous ne disons jamais que les mots du Destin.
Ma vie est fatidique et mon sort fut écrit,
Dès ma naissance, dans les constellations.
Quoi que je pense ou que je dise ou que je fasse
Est marqué dans le ciel, de toute éternité.

LAVARCAM

Etrange petite fille,
Tu sais déjà trop de choses
Pour ton repos et le mien
Et pour la paix future du royaume.

DÉIRDRE

Lavarcam, je m'ennuie à mourir...

(Elle bâille.)

LAVARCAM

Quand les filles s'ennuient on doit craindre le pire.
Veux-tu que je chante pour toi ?

DÉIRDRE

Je redoute la poésie autant que la musique.

LAVARCAM

Grand merci, petite barbare...

DÉIRDRE

J'écoute quand chantent le vent
Et la mer à travers les branches,
Et c'est là toute ma musique.
Je regarde la lune blonde
Bleuir les forêts endormies.
C'est là toute ma poésie.
Mais quand j'aurai trouvé Naisi
Au carrefour de l'aventure,
Alors j'étreindrai sur mon cœur
Toute la poésie en fleur.

LAVARCAM

Poète malgré toi...

DÉIRDRE

As-tu jamais dormi dans la forêt
Ou sur le sable de la mer
Couleur de miel et tiède encore de soleil ?
T'es-tu baignée à l'onde fraîche
Des rivières coulant sous le feuillage obscur ?
As-tu senti la présence des Dieux,
Sur la colline, autour d'un autel invisible ?

LAVARCAM

Non... Et toi ?

DÉIRDRE

J'ai connu tout cela mais en songe
Ou dans la vie antérieure.
J'en ai la nostalgie et le pressentiment
Car je sais que viendra, demain peut-être, l'heure
De me ressouvenir et me reposséder...

LAVARCAM

En me déposédant...

DÉIRDRE

Pardonne-moi, m'amie.
Mais nous n'appartenons qu'à nos rêves. Tandis
• Que l'esprit pense et la voix parle,
Quelqu'un au fond de nous a déjà disposé
De notre destinée ou joyeuse ou tragique.

LAVARCAM

Tu m'inquiètes, Déirdré... Je te défends
De parler comme un vieux Druide !

DÉIRDRE

Laisse... Parler n'est rien. Seule est terrible
La connaissance de la vie.

LAVARCAM, comme pour rompre un
charme.

Il est tard. La nuit vient. Tu as grand'faim, j'espère ?

DÉIRDRE, riant.

J'ai toujours faim.

LAVARCAM, se levant.

Je vais le dire à la servante.
Nous avons de la venaison, du miel, des fruits...

DÉIRDRE

Alors, va vite, Lavarcam. J'ai faim et soif !

SCÈNE II

DÉIRDRE, puis NAISI.

NAISI, apparu sur le seuil.

Et moi aussi j'ai faim et soif...

DÉIRDRE, masquant d'ironie sa
vive surprise.

Tu n'as pas l'air, pourtant, d'être bien pauvre.

NAISI

On l'est toujours de quelque chose :
Les uns de pain, d'autres d'amour.

DÉIRDRE, déjà ensorcelée.

Que ce doit être bon de dire
A un chemineau tel que toi :
Voici du vin frais pour ta soif,
Des fruits pour ta faim : mange et bois.

Ils se regardent longuement, jusqu'au fond de l'âme,
puis, d'un même élan, s'étreignent et se baisent sauvagement.

Ah ! le Destin sait bien son rôle,
Naisi, puisqu'enfin te voici.

NAISI

Tu savais donc mon nom ?

DÉIRDRE

Je savais tout de toi,
Jusqu'à la saveur de ta bouche.

NAISI

N'es-tu pas Déirdré, la pupille du Roi ?

DÉIRDRE, ironique.

Et sa femme demain...

NAISI, véhément.

Il a compté sans moi !

N'est-ce pas, Déirdré ?

DÉIRDRE

Quand partons-nous ?

NAISI

Ce soir,

Si tu veux...

DÉIRDRE

De toute mon âme !

Mais comment m'as-tu découverte ?

NAISI

Je passais à l'instant devant ta porte ouverte.

Je t'ai vue et soudain j'ai reconnu ma destinée.

DÉIRDRE, lui caressant la tête
et le visage.

La toison d'aile de corbeau,

La peau couleur de neige et la bouche couleur de sang :

Naisi...

Elle le baise aux lèvres.

LA VOIX DE LAVARCAM, chantant.

*Roi, tu m'as confié la mer,
Le vent et l'ombre des nuages
Et l'onde du ruisseau qui passe.
Si la houle déferle et fuit,
Si le vent se perd dans l'espace,
Si l'ombre des nuages gris
S'évanouit et si, fluide,
Le ruisseau coule entre mes doigts,
Que dirai-je à mon Roi ?*

NAISI

Cette voix ?

DÉIRDRE

Lavarcam, ma douce gardienne.

Mais déjà le ruisseau s'est évadé d'entre ses doigts...

LA VOIX DE LAVARCAM, chantant.

*Mon Roi, comment as-tu pu croire
Qu'on retient l'or vif du soleil
Dans un flacon où la nuit règne,
Et qu'on emprisonne l'azur
Dans le miroir qui le reflète ?
Si tu m'interroges ce soir
Je ne saurai, mon pauvre Roi,
Que te montrer le flacon vide
Et le miroir obscur.*

DÉIRDRE

Partons... Cette chanson réveille mon enfance,
Et je ne veux pas m'attendrir...

NAISI

N'emporteras-tu rien ?

DÉIRDRE

N'es-tu pas tout ?

NAISI, hésitant et timide.

J'ai deux frères, Déirdré.

Je les ai bercés jadis.

Ils me suivent comme deux ombres,
Et quand je cueille une pomme
Elle est partagée en trois...

DÉIRDRE

Emmène-les.

NAISI

Merci...

LA VOIX DE LAVARCAM

Déirdré !

DÉIRDRE

Viens, Naisi.

Se tenant par la main, ils se sauvent dans la nuit.

LA VOIX DE LAVARCAM

... *Si tu m'interroges ce soir
Je ne saurai, mon pauvre Roi,
Que te montrer le flacon vide
Et le miroir obscur.*

Déirdré, n'as-tu plus faim ?

Viens donc : nous n'attendons plus que toi...

Lavarcam apparaît, venant du fond. Elle cherche des yeux Déirdré, avec surprise d'abord, puis anxieusement. Soudain elle a tout compris, court à la porte béante sur la nuit, s'appuie au chambranle, et, d'une voix brisée :

Déirdré !

DEUXIÈME TABLEAU

Une clairière dans la forêt, en Ecosse, non loin de la mer. Au fond, deux tentes dressées l'une à côté de l'autre. Trois arcs appuyés contre l'une de ces tentes. Au premier plan, un foyer de pierres où brûle un feu de branches mortes. En face du foyer, un autel rustique : pierres assemblées et recouvertes d'un tissu blanc, où sont déposés en offrande des fruits et des fleurs. L'aube.

SCÈNE I

DÉIRDRE, NAISI, ENNIL, ARDANN, debout devant l'autel et priant, les mains jointes et tendues horizontalement.

NAISI, psalmodiant d'une voix forte et grave.

Mère infinie, que je repose sur ton sein,
Dans ta paix éternelle où je veux vivre pur.
Comme l'enfant qui vient de naître,
O Père, je suis faible et nu.

Père-Mère, sainte Lumière universelle,
Inspire-moi l'amour enivré de ton Être
Et protège-moi des ténèbres,
Seigneur de la clarté celtique.

Tu es partout dans le royaume souterrain
Pour nourrir la racine et distiller la sève
Afin que la fleur et le fruit
S'épanouissent au soleil.

Tu es partout dans le royaume de l'azur
Pour donner la chaleur, la pluie et la rosée
Aux moissons et pour protéger
Le foyer terrestre de l'homme.

Que mon humble oraison s'élève jusqu'à Toi,
Beauté du monde, Amour divin, Lueur de l'aube,
Source des Esprits lumineux,
Orient de la conscience.

Puissé-je vivre au moins cent ans pour te louer
Chaque matin et chaque soir dans ma prière
Devant le Feu sacré où luit
Le symbole de toute vie.

Je m'incline devant ta Présence ineffable,
Dieu de sérénité, baume du cœur brûlant.
Enseigne-moi ta paix profonde,
Seigneur, ta paix surnaturelle.

Et puisque nous voici fugitifs et traqués
Comme des fauves, nous l'amour et l'amitié,
Protège Déirdré en proie
Au désir impudent des rois.

Protège ces enfants purs, Ennil et Ardann,
Nos frères bien-aimés qui sont deux fois nos frères
Puisqu'ils ont quitté pour nous suivre
Les demeures de notre enfance,

Puisque, loin du palais où, princes juvéniles,
Ils vivaient dans la pourpre et l'or, ils ont connu
La faim, le froid, la solitude,
Pour ne pas nous abandonner...

SCÈNE II

DÉIRDRE, NAISI, ENNIL, ARDANN, puis FERGUS,
qui, arrivé depuis un instant, et respectant l'oraison de ses amis, a entendu
les dernières paroles de NAISI.

FERGUS

Cet exil va finir !

NAISI

Fergus !

FERGUS

J'apporte un message du Roi.

Cet exil va finir...

DÉIRDRE, soudain sombre.

Et cette joie aussi...

Nous étions trop libres, trop sages,
Trop paisibles ici... Cela ne pouvait pas
S'éterniser... Fergus, sois le très bienvenu,
O très loyal ami, mais Conor t'a leurré.
Tout ce qui vient de lui, sauf toi, n'est que trahison...
Mais pardonne, Naisi : c'est à toi de parler.

NAISI

C'est à Fergus d'abord, l'hôte et le messager.

FERGUS

Conor est un vieillard à présent. Il pardonne.
Voici longtemps que vous avez quitté l'Irlande...

DÉIRDRE

Longtemps, dis-tu ? Je croyais que c'était hier...

NAISI

Bien-aimée...

FERGUS

Il pardonne et, pressentant sa mort,
Veut revoir ses chers fugitifs.

DÉIRDRE

O Fergus, rien n'est plus redoutable
Que la confiance des purs.
Tu juges Conor d'après toi
Mais ce vieux sanglier royal
A qui l'on a volé sa proie
Ne peut nous vouloir que du mal.

FERGUS

Je suis garant de votre sûreté.
Je serai là, mes guerriers avec moi.
Tout le royaume vous attend,
Et les chevaliers de la Branche Rouge
Ont hâte de revoir leurs frères.

(Souriant à Déirdré)

Et tous les poètes d'Irlande
Rêvent de saluer enfin,
Déirdré, ta beauté légendaire.

DÉIRDREÉ, riant.

O Fergus, tu connais la vanité des femmes...
Mais je ne veux être belle que pour Naisi.

NAISI

Prenez vos arcs, mes petits frères,
Et revenez avec des lièvres
Car Fergus doit avoir grand'faim.

FERGUS, arrêtant d'un geste l'élan
d'Ennil et d'Ardann.

Acceptez que je vous convie
A m'accompagner sur ma nef
Où la plus exquise chère
D'Irlande vous fera fête.

NAISI, riant.

De grand cœur : la patrie est aussi dans ses nourritures.

Ils sortent, sauf Ennil et Ardann.

SCÈNE III

ENNIL, ARDANN.

ENNIL

Ardann, regarde bien ce tendre paysage :
Nous ne le reverrons jamais.

Mon cœur tremble et me dit que c'est fini de vivre
Libres et purs en présence de Dieu.

ARDANN

Libres et purs, c'est vrai. Tandis que Déirdré
Dormait entre les bras protecteurs de Naisi,
Toi et moi, comme au temps sacré de notre enfance,
Nous écoutions au loin sonner le cor
Dans la forêt nocturne où les Dieux et les Fées
Dialoguent au chant rythmique de la mer...
Partirons-nous ? Quand la patrie est un exil,
C'est bien le pire exil...

ENNIL, pensif.

Fergus est éloquent.

Déirdré se défie d'un roi vindicatif et traître,
Mais si Naisi se laisse prendre à son embûche,
C'en est fait de nous quatre et d'un bonheur trop insolent.
L'homme est lâche et cruel et nous irons vers lui
Comme les bœufs à l'hécatombe.
Mon petit, souviens-toi que le bonheur s'expie
Dans le sang, et que toute grandeur
Est promise à la haine envieuse des nains.

(Il sourit avec ironie.)

Mais allons partager le festin de Fergus
Et les dérisoires honneurs des nefes royales.

Ils sortent lentement, comme à regret.

TROISIÈME TABLEAU

Dans le palais du Roi CONOR, une salle faiblement éclairée par l'huile de lampes d'argile. Architecture et meubles simples, un peu rudes, presque rustiques, mais nobles et purs de lignes. C'est l'heure avant l'aube. CONOR est assis, farouche, sur un petit trône bas et semble se désintéresser de tout ce qui l'entoure. Le corps de NAISI est étendu sur le sol, presque invisible, au fond de la scène, près d'une porte ouverte sur une terrasse obscure où brille furtivement, parfois, quelque arme ou quelque armure qui révèle le va-et-vient de sentinelles. Ses cheveux d'or clair épars sur ses épaules, DEIRDRE est amoureusement agenouillée près de la dépouille de NAISI. Quelques seigneurs, personnages taciturnes sauf un, sont debout derrière le trône royal, ou bien vont et viennent.

SCÈNE I

DÉIRDRE, LE ROI CONOR, SEIGNEURS.

DÉIRDRE

Je sens monter en moi les voix
De ma race et de mon destin.
Je sens vibrer en moi le cri
Que seule ma force retient.
Silence, ô cœur pénétré de trois flèches,
Silence, ô cœur, devant l'archer
Qui se repaît de sa victoire...

Sois calme, Déirdré, sois immobile ainsi
Que ce jeune seigneur qui te donne l'exemple
D'un éternel dédain pour les meurtriers de son corps.
L'âme continue ailleurs
Et peut-être même ici,
Penchée avec stupeur sur ce qui fut sa chair
Et sur moi dont les yeux, obscurcis par la vie,
Ne savent pas retrouver l'âme
De celui-là qui fut mon âme...

Ce n'est plus le jour ; ce n'est pas la nuit ;
C'est le jeu d'ombre et de clarté
Où respire l'éternité.
Tel le manteau glissé des épaules d'un dieu
Dont la course aérienne
Bruit au ciel comme des ailes d'alcyon,
Voici sur le sol dur la dépouille de mon Naisi.
Penche-toi, Déirdré, ose contempler cette absence,
Et que le chant funèbre de ta race,
Le thrène reçu des aïeux,
Réveille en toi sa musique immémoriale.

Je chante la mort du héros.
Vents de la nuit, écoutez-moi
Puisque nul héros ne m'entend,
Puisque les fils d'Usna sont étendus sanglants.
Je chante la mort de Naisi
A qui sont refusées les nobles funérailles
Des princes et des chevaliers.

Si mon chant est formé des sanglots que je dompte,
Pardonne-moi, Naisi : je ne suis qu'une femme...

Invisibles oiseaux qui traversez la nuit
D'une aile où luit encor le givre de l'embrun,
Mystérieux oiseaux de mer, écoutez-moi :
Je chante la mort du héros.
Et toi, forêt nocturne où méditent les dieux,
Et vous, dieux, et surtout Toi, le Seigneur des dieux,
Toi qui donnes le jour et toi qui le reprends,
Écoutez-moi : je chante la mort du héros.
Je chante pour servir le grand rit ancestral,
Je chante pour ne pas pleurer comme une femme
Et pour ne pas devenir folle...

Regarde, Roi, comme il est beau encore...
Regarde ses cheveux de nuit et ses yeux sans regard.
Ce regard absent, ces grands yeux hagards,
Ce sang pur empourprant la chair blonde et bleuâtre,
Cette immobilité qui enfin rassure les lâches,
Regarde, Roi, sanglier couronné :
Voici ton œuvre...

UN SEIGNEUR COURTISAN

Elle est folle !

DÉIRDRE

Qui ? Moi ?

Peut-être ; mais d'amour et de douleur
Et de rage. Naisi est mort et toi tu vis,

Tu oses vivre encor, monstre porteur de sceptre,
Toi qui n'as même pas risqué ta lâche vie
Pour tuer mon amant qui, seul contre toi seul,
Eût épuisé, vieillard immonde,
Ton souffle entre deux de ses doigts.
Tu te tais ? Tu acceptes cela ?
N'es-tu pas encore assez lâche
Pour faire étrangler une femme
Qui t'insulte devant tes gens ?

LE ROI, avec un sourire glacial :

Non. Je te garde pour mon lit.

DÉIRDRE

Ton lit ne serait qu'un tombeau,
Un double tombeau. Déirdré
T'y étranglerait de ses mains
Avant de mourir de dégoût.

LE ROI

Prends garde...

DÉIRDRE

A quoi ? J'aurais plus peur de vivre
Dans ton lit que de mourir
Sur le corps de mon amant.

LE ROI

Je t'ai dit de prendre garde...

DÉIRDRE

Tu es jaloux ? Mais tu vas l'être davantage.
Regarde mon amant fauché comme un grand lys,
Tel qu'il dormait, après l'étreinte, à mes côtés.
Regarde ces deux bras blonds et veinés de bleu :
C'est là que j'ai dormi, là-bas, sous notre tente,
Etendue à son flanc sur l'herbe odorante et froissée,
Au cœur des douces nuits d'exil et de tendresse étroite.
Regarde cette bouche aux pulpes de fruit mûr
Et qui fut à ma soif inépuisable
Le fruit de la plus haute branche...

LE ROI

Silence !

DÉIRDRE

...Ces cheveux de ténèbre où mes mains
Préludaient en tremblant d'amour
A la caresse de ma bouche...

LE ROI

Tais-toi...

DÉIRDRE, avec un rire insolite.

Cela fait mal ? Tant mieux ! Chacun son tour...
Mais tu n'es pas assez meurtri :
Je veux te torturer jusqu'à ce que tu cries.
Regarde ce corps svelte et jeune dont l'amour
Avait sauvé l'adolescence...

(Elle pleure.)

Mon chéri...

O mon petit enfant, notre dernière nuit
Va s'achever... L'aube s'annonce...

LE ROI

Déirdré !

DÉIRDRE

Nous ne sommeillerons jamais encore ensemble
Dans cette vie hallucinante et noire...
Ma petite clarté...

LE ROI

Déirdré !

DÉIRDRE

O mon petit dieu !

(Elle le baise au front.)

Comme déjà ta chair est froide...

Où sont tes frères,

Comme toi morts et merveilleux ?

Où donc les a-t-on égorgés ?

Mes chers compagnons de jour et de nuit,

Frères de mon amant, mes frères, que j'aimais

Presque d'amour, tant vous étiez pareils à lui...

(Elle va défaillir, mais se dompte.)

Tant vous étiez pareils à lui ! Et nous dormions tous quatre
Sur la même-herbe odorante et froissée...

LE ROI

J'ai ma patience de roi :
Il faudra bien que je t'entende jusqu'au bout.

DÉIRDRE

Nous avons dit adieu, tous quatre, aux pauvres cours
Où le désir royal est la pire souillure,
Où la ruse défend sa peau contre la force,
Où le renard tremblant ose affronter le loup.
Nous étions libres, nous étions sauvagement joyeux...
Et voici que mes loups sont en proie au renard.
Rien ne réveillera jamais leur fier regard,
Et le corps que j'aimais est mort comme une pierre,
Et l'âme qui m'aimait ne me défendra plus...

LE ROI

Que l'heure est lente...

DÉIRDRE

Elle est plus lente encor pour celui-ci :
Elle est pour lui l'éternité... Elle est pour moi
Si rapide, qu'il semble, au bord livide de cette aube,
Que désormais les jours courront à perdre haleine
Jusqu'à ce que l'amour ne soit qu'un peu de cendre.
La terre... Elle reprend ses dons... Métamorphose
Obscure... Un jour ton corps ne sera plus que terre...
Roi, j'attends mon destin... A quoi donc songes-tu ?

LE ROI

Je songe à ton adolescence...

DÉIRDRE

Trop tard : je suis vieille à présent.
Je suis sur l'arbre mort le lierre qui meurt.
En tuant mon amant tu as tari ma sève.

LE ROI, les yeux clos.

Je songe à ton adolescence, à ta beauté
Souveraine... Et voici que la douleur te brûle
Et que, dans l'incendie où croule ta statue,
Tu m'apparais ainsi qu'aux jours de ton enfance...

DÉIRDRE

Ah ! que ne m'avez-vous tuée à ma naissance
Puisque le vieux **Druide** avait lu dans les astres
Que l'enfant Déirdré apportait à l'Irlande
Une fatalité de mort et de désastres !
Je fus maudite dès mon premier souffle... L'âme
Qui s'incarnait en moi était lourde de crimes,
Et c'est en vain que j'ai voulu gravir les cimes
De mon amour farouche, espérant que les Dieux
Pardonnent, du moins, à ma sainte folie...

LE SEIGNEUR COURTISAN

Tu vois bien qu'elle est folle, ô Roi : elle en convient.

LE ROI

Non ! Si j'avais été la source
De sa démence véhémence,
Je l'aurais appelée amour...

Viens, Déirdré, les morts ne répondent jamais
A l'appel des vivants en pleurs.

DÉIRDRE

Mais ils l'entendent.

N'est-ce pas, mon Naisi, que tu entends ma voix,
Que tu m'écoutes et me vois ?

Non. Le silence de la mort

Est sourd comme celui de la terre... Dormez.

Voici le jour désert, aveugle. Un oiseau chante. L'air

S'émeut aux premiers rais du soleil paternel.

Dormez dans l'inconnu, dormez dans l'éternel,

Mes trois frères dont l'un m'était bien plus qu'un frère...

LE ROI, s'élançant vers elle.

Que fait ta main sous ton voile ?

DÉIRDRE

Elle cherche

Un chemin de métal vers mon cœur plein de nuit.

Pourquoi m'avez-vous désarmée ?

(Un silence.)

LE ROI

Tu l'oublieras...

DÉIRDRE

La nuit oublie-t-elle le jour ?

Patiente, elle attend et se recueille toute

Et son espoir grandit avec l'heure qui passe.

LE ROI

Le jour revient mais non la vie.

DÉIRDRE

Qu'en sais-tu ?

J'ai sommeil... Ne pourrais-je dormir ?

LE ROI

Le lit royal t'attend...

DÉIRDRE

Je n'y pourrais dormir

Cette nuit. Ton désir troublerait mon repos.

Je l'ai gagné, ce repos pitoyable.

Ne me l'accorderas-tu pas ?

LE ROI

Sans doute... Mais demain...

DÉIRDRE, avec un sourire étrange.

Demain je t'aimerai.

LE ROI

Ah ! te voilà raisonnable à la fin.

DÉIRDRE, avec le même sourire.

Et pourtant je n'ai pas l'habitude de l'être...

LE ROI, à deux des seigneurs.

Conduisez votre Reine au seuil de sa chambre de nuit.

DÉIRDRE

Quoi ! déjà reine ? Et pourquoi pas ?
Adieu, ô Roi...

(Avec un long regard vers le corps de Naisi)

Bonne nuit, ô mon bien-aimé...

Elle sort précédée de deux des seigneurs.

SCÈNE II

LE ROI

Qu'on me laisse.

(Tous sortent.)

Dieux, je suis las jusqu'à la mort.
La vieillese m'étreint de sa main froide et molle
Mais mon cœur chante encor dans ma chair déclinante
Ainsi qu'un rossignol invisible en la nuit.
Horreur d'être muré dans le corps en ruine :
Tel un jeune captif dans une tour obscure !
Et j'aime Déirdré comme un adolescent,
Comme tu l'aimais, toi, ô Naisi, cadavre splendide.

(Il marche lentement vers la dépouille.)

Qu'il est beau, qu'il est jeune et robuste, ah ! plus beau
Que je ne fus même en la fleur de mes vingt ans.
Toi qui connus le goût surhumain de ses lèvres
Et l'étreinte de ses bras frais,
Je voudrais te ressusciter
Pour te tuer encore et me repaître de tes râles !

Misérable voleur d'amour et de beauté,
Tandis que je régnais dans ces mornes demeures,
Toi et ta Déirdré, tes frères, vos complices,
Fugitifs bienheureux, vous respiriez l'air vierge
De la montagne, de la plaine ou de la mer,
Et vous dormiez sous les étoiles,
Sur l'herbe odorante et froissée,
Serrés les uns contre les autres,
Tels des louveteaux en péril,
Aux premiers souffles de l'avril,
Et l'amour et la liberté,
Dieux invisibles mais présents,
Accompagnaient votre course sauvage
Puis dormaient à vos pieds comme deux lévriers fidèles...
O toi que j'ai vaincu, tu demeures victorieux
Car ceux qui sont morts dans l'amour
Dominent les vivants vieillissent en solitude.
Il me paraît que tu vas me parler ; tes yeux
Semblent me défier, ta bouche à l'insulte s'apprête...
Non... Je suis fou... Je suis si las, si vieux...
J'ai sommeil... Les vieillards et les petits enfants
Ont toujours sommeil... Mais les anciens ont sommeil
De la mort, et surtout quand leur amour n'est plus
Qu'un vague cauchemar de larmes et de sang...

(Tressaillant)

Qui va là ?

SCÈNE III

LE ROI, LAVARCAM, vieillie et le visage défait.

LAVARCAM

Déirdré...

LE ROI

Parle !

LAVARCAM

... est morte !

Elle cachait dans son sein une dague...

LE ROI

Non ! ce n'est pas possible... Morte ? *

Tu mens ! Ou bien vous périrez, serviteurs infidèles,

De n'avoir su veiller sur la vie de ma Déirdré...

LAVARCAM

Ah ! tu peux me tuer. Voici ma gorge...

La mort vaut mieux que vivre ici.

Mais avant de mourir je te maudis, bourreau

Qui fis périr traîtreusement les trois enfants

D'Usna dans le printemps de leur fière jeunesse

Et par qui Déirdré, fuyant ta vile étreinte,

Se réfugia dans la nuit.

Je te maudis et maudis ton royaume :

Il est souillé de sang, il mourra dans le sang.

Rien ne demeurera de toi que ton opprobre.
Il sera défendu de prononcer ton nom
De peur que l'enfer ne réponde
A qui dirait ce nom maudit...

LE ROI, sans entendre.

Morte...

(Il sort, suivi de Lavarcam.)

SCÈNE IV

La scène demeure déserte un instant, puis revient CONOR, portant le corps de DEIRDRE, aux cheveux d'or épars. Il le dépose sur le trône, appuie la tête défaillante sur les coussins du dossier. Les yeux clos, la bouche entr'ouverte, DEIRDRE semble dormir.

LE ROI

Ma Déirdré, c'est la première fois
Que j'ai pris dans mes bras ta forme désirée.
C'est aussi la dernière fois...
Ah ! le bonheur qui ne fut point...
Morte ! Mais tes cheveux vivent encor, ta bouche
S'entr'ouvre sur tes dents d'ivoire et me sourit...
Il faut vraiment que tu sois morte
Pour me sourire...

Eh bien, je suis las à la fin
De te poursuivre à travers la vie et la mort.
Je te rends à Naisi... Aimez-vous librement
Si les morts continuent de s'étreindre, — et j'en doute...

Adieu. Moi, j'abandonne ici quatre dépouilles
Avant d'aller, spectre vivant, vers les ténèbres
Où s'abîment les rois, les amants et les meurtriers.

(Sarcastiquement)

Amour, voici ton œuvre : admire-la. Je laisse
A ceux qui vont venir le sublime spectacle
De la jeunesse et de l'amour
Anéantis par la sénile jalousie.

(Il tressaille, et parle comme un halluciné.)

Quelque chose s'éveille en moi... La conscience ?
Trop tard : les morts sont morts et moi je suis maudit.
Qui m'appelle ? On dirait des voix dans la tempête,
Des cris d'oiseaux perdus ou d'invisibles spectres...
Destin, folie, ou mort ? Qu'importe ! Attendez-moi.
Je n'ai plus rien à faire ici. La tragédie
Est achevée, ou bien elle commence
Ailleurs... Attendez-moi... Tempête dans l'azur,
Me voici : roule-moi dans ta houle infinie,
Viens, anéantis-moi et que je perde enfin
Jusqu'au souvenir de la vie...

(Il sort sans jeter un regard autour de lui.)

PORT-LOUIS,
ILE MAURICE,
1938.